

Colloque

Art, petite-enfance et biotope.

**De quelle manière gérons-nous et transmettons-nous culturellement
aux tout-petits un art de vivre dans un monde vivant?**

Vendredi 8 juin 2012 à la Maison du Parc de L'Île-Saint-Denis
Dans le cadre du festival 1.9.3. Soleil !

Intervention : *Un libre jardin dans un jardin d'enfants*

Présentation : Anne-Laure Perez – Festival 193 Soleil !

Intervenants : Vincent Vergone de la compagnie Praxinoscope

Site : www.praxinoscope.org

Je vais sans plus tarder donner la parole à Vincent Vergone, j'ai envie de dire qu'on ne présente plus, mais qu'on va présenter quand même ! Vincent Vergone est artiste, plasticien, metteur en scène de la Compagnie Praxinoscope. Il a été évoqué ce matin lors de la première intervention : c'est la compagnie qui était en résidence à la crèche de la Bergère à Bobigny. Le travail de Vincent est bien plus large que cette expérience qui vous a été relatée. C'est un précurseur du spectacle vivant pour les tout-petits. Il a toujours lié son travail artistique à la relation sensible au vivant et à l'environnement. Il a vraiment à cœur dans ses différents projets d'amener les enfants à s'éveiller à ce qui les entoure. Je vais lui donner la parole, il en parlera beaucoup mieux que moi !

On va commencer, pour se réchauffer un peu, par regarder le film de la dernière intervention qu'on ait faite à la crèche de la Bergère. Comme vous l'avez compris c'est un projet pilote qui s'est fait à la crèche de la Bergère, mais qui s'est aussi fait à deux autres endroits : à Sevrans et à Aubervilliers. On va le faire dans d'autres endroits : avec Christophe Lалуque à l'École du Jardin Planétaire à la rentrée prochaine...

Je vous résume en deux mots : on a travaillé sur le lien, ce qui nous lie à notre environnement, c'est à dire le toucher, le contact... D'abord le contact avec les familles, l'équipe, les partenaires, et puis ensuite le contact des enfants au travers d'ateliers sur le toucher, la manipulation de graines, de terre, d'humus, de vers de terre, d'eau et le souci de la germination. A la fin ça s'est terminé en sorte d'apothéose grâce à l'équipe des parcs et jardins et à Guillaume

Gaudry puisque comme vous le savez, une brebis est entrée dans la crèche. On aurait pu la faire passer par le jardin mais je tenais vraiment à ce qu'elle passe à l'intérieur de la crèche. Le berger nous a averti "une brebis ça sent fort et ça peut laisser des traces!" Mais ce n'était pas bien grave, au contraire!

Cette dernière séance je l'ai appelée « libre jardin », évidemment en référence à Gilles Clément. Cette idée de libre jardin me semble vraiment importante... Laisser pousser ce qui vient, ne pas arracher la mauvaise herbe mais respecter chaque vie, et cultiver la diversité, c'est aussi ce que nous essayons de faire avec les enfants... Et puis il y avait quelque chose de revendicatif dans cette séance puisque, comme l'équipe de la crèche de la Bergère le rappelait tout à l'heure, à la fin de nos interventions les services de sécurité se sont immiscés dans notre relation avec les enfants puisqu'ils ont introduit des matières plastiques entre le bois et les enfants. Ils ont mis notre jardin médiéval en prison. Moi je trouvais ça très intéressant et j'avais envie de mettre en scène mon opposition à ça, mais avec humour. Donc on a fait une petite séance qui était comme une petite manifestation, une installation poétique qu'on a appelé « libre jardin ». Par exemple j'avais une petite pancarte avec écrit d'un côté « Libérez les moutons » et de l'autre côté c'était écrit « Libérez l'herbe ». Il y en avait plein comme ça : « Libérez les enfants », « Libérez les jardins »... Et « Libérons-nous de nos peurs » aussi !
Donc vous allez voir cette séance, c'est la dernière qu'on ait faite[1].

Je vais remercier en même temps Stéphane qui se cache derrière son écran et qui a réalisé ces films, qui nous a suivi pendant cette aventure. Ce qui n'est pas évident parce qu'on croit toujours qu'un regard extérieur n'existe pas, on pense qu'une caméra ça n'existe pas mais si ça existe, ça change ce qui se passe ! Il faut savoir entretenir une relation avec les enfants pour pouvoir les filmer avec délicatesse. Voilà, j'en profite pour remercier Stéphane.

On est ici donc pour parler des relations de l'enfant et de son biotope. C'est difficile parce que les mots sont des pièges. On hésite à parler de nature, d'écologie... C'est pas facile de trouver les mots justes pour aborder ces questions-là. Peut-être qu'on pourrait parler des « relations de l'enfant à un monde vivant ». Ou alors on pourrait utiliser les mots d'Edouard Glissant et parler de « l'entour », c'est à dire de tout ce qui entoure l'enfant, et qui le comprend aussi, qui nous comprend, car nous sommes pris dans le monde, nous sommes l'expression d'un monde vivant.

C'est vrai qu'aujourd'hui on est dans une civilisation et dans une époque très particulière de notre civilisation où l'on considère qu'il y a une rupture entre nous êtres humains et le reste du monde vivant, on considère qu'il y a une rupture entre l'homme et la nature. C'est une drôle d'idée, c'est quelque chose qui est vraiment spécifique à notre civilisation, il faut vraiment le rappeler ! C'est une idée contre laquelle je m'insurge et je trouve des complices dans cette crèche, mais aussi dans ce Département avec Pauline et Guillaume. C'est une idée qui me semble profondément insensée non seulement parce que l'on est une expression d'un monde vivant, une partie de cette "nature" mais aussi parce que notre corps est pris dans le monde, en fait on est sans arrêt en relation avec le monde qui nous entoure, on touche et l'on est touché au travers de notre peau et de tous nos sens. Tout à l'heure on parlait de sensibilité, de tout ce qui fait le rapport de l'enfant au monde. Ça passe par la peau. Nous sommes des êtres entourés de peau et notre peau, elle est en contact avec le monde : la peau des oreilles, de nos mains, de nos yeux, de la bouche... Même notre estomac, on l'oublie, c'est une peau inversée. On est sans arrêt en contact avec le monde, dans un rapport de sensibilité, de sens au monde. On a un rapport de continuité, en fait, avec le monde. Et tout l'enjeu de la pensée c'est d'entretenir ce rapport au monde. Alors évidemment l'idée d'une rupture entre l'homme et la nature ça me semble être quelque chose qui a d'autant moins de sens quand on travaille avec des enfants car, comme le rappelait Béatrice tout à l'heure, les enfants sont des graines: ils nous rappellent le fait qu'on vient tous d'une graine, et que cette vie qui nous a été donnée, que nous incarnons, cette vie elle est passée par d'autres gens avant nous, par nos parents et grands-parents, par un nombre infini de générations passées et par d'autres espèces aussi. En fait on est intimement liés, indissociablement liés à l'ensemble du monde vivant. Ne parlons pas du fait qu'on a besoin d'organismes vivants pour vivre et survivre et que si on nous dissociait quelques minutes, quelques heures de tout organisme vivant, on mourrait. En réalité l'idée d'une séparation de notre corps avec le monde est une aberration.

En tout cas, moi, je suis un artiste, et j'essaie de prendre pied sur les débats de notre époque, sur les enjeux culturels. Et je crois qu'on est à une époque où il est important de réfléchir autrement notre rapport au monde. Il y a non seulement nécessité, mais urgence. D'autant que nous avons des enfants qui nous regardent et à qui on doit confier les clés de ce monde, c'est à dire l'art de penser et vivre dans ce monde, des enfants à qui on va léguer ce monde qui nous a été légué par d'autres générations. Qu'est-ce qu'on va leur donner? Comment vont-ils vivre dans ce monde-là? Je pense que c'est

important de se poser les questions aujourd'hui. C'est d'autant plus important que quand on est des adultes qui nous adressons à des enfants, on fait un geste dont on oublie souvent l'importance, un geste essentiel: on leur transmet la civilisation que l'on nous a léguée, on la replante pour une nouvelle saison, et c'est par ce geste que la civilisation se poursuit. Parce que si on ne transmettait pas la parole aux enfants, si on ne leur transmettait pas le goût des livres, de la musique, le goût et l'art complexe des relations humaines il n'y aurait pas de civilisation. C'est en parlant, en communiquant, en entretenant une relation avec les enfants que la civilisation se poursuit et renaît à chaque fois de ses cendres, c'est parce que nos enfants vont s'emparer de cette civilisation qu'elle pourra continuer à vivre et se perpétuer.

Alors se pose aujourd'hui pour nous cette question : Quelle civilisation, quelle culture a-t-on envie de transmettre aux enfants ? Quelles sont les clés du monde qu'on a envie de leur donner ? Ce sont des questions importantes qui m'ont conduit à faire ce projet.

C'était une belle aventure qui m'a appris beaucoup de choses. Comme je le disais tout à l'heure le travail avec Thibault m'a ouvert une nouvelle compréhension de l'enfant. Par exemple je me suis rendu compte de quelque chose d'inattendu pour moi c'est que les enfants avaient envie de travailler, travailler comme le monsieur, planter des graines, remuer la terre, construire le jardin médiéval, travailler comme les grands...

Quand Stéphane est venu filmer pour la première fois il était un peu perdu il a vu plein de choses dans tous les sens, et quand Thibault est arrivé il a dû être horrifié lui aussi : c'était le bazar quoi ! Mais moi je savais très bien ce que je faisais. Effectivement je venais mettre un joyeux désordre dans cette crèche, mais c'était un désordre organisé ! En tout cas un désordre où je savais très bien ce que je faisais et qui était très bien organisé en réalité. Ce n'était pas un désordre pour mettre le désordre, ce n'est pas ça la question : c'est un désordre apparent mais qui est un ordre de la pensée. Et en fait en travaillant avec les enfants je me suis rendu compte qu'ils sont exactement dans la même démarche que moi. C'est-à-dire que, on met un enfant tout seul dans une pièce, il ne va pas faire exprès, mais il va foutre le bordel ! Pourquoi ? Parce qu'il va rêver, il va aller vers les choses dans une relation qui est avant tout une relation de sens. Il va chercher le sens de sa relation aux choses, et nous autres artistes c'est aussi ce qu'on fait. Par exemple lorsque l'on est venu dans la crèche on a disposé des épices dans des récipients, les enfants les ont touché, ils en ont mis un peu partout. Mais c'est pas grave parce que ce

qui compte c'est pas qu'il y en ait par terre ou pas, mais que les enfants aient goûté le plaisir de toucher, la sensation, la joie de jouer avec l'autre : et ça c'est beaucoup plus important que le fait qu'il y ait du désordre par terre. C'est ça cette idée du désordre.

Après avoir fait cette expérience, je suis allé voir cette exposition Les maîtres du désordre au Quai Branly. J'ai compris que c'est fondamentalement la fonction de l'art : offrir des espaces de désordre dans notre culture. En fait on est quoi nous autres artistes ? Pour moi on est des jardiniers : pas des jardiniers des fleurs et des plantes, on est des jardiniers des sens, des jardiniers du sens, des jardiniers de l'esprit. Ce qu'on cultive c'est vraiment le sens des choses. Une œuvre elle se tient parce qu'elle a du sens. Si elle n'a pas de sens, elle n'existe pas du tout.

C'est drôle parce que quand on parle de "sens" c'est comme si on disait un gros mot. Tout le monde parle de sens et on a l'impression que quand on a dit ce mot on a tout dit, mais en fait on n'a rien dit du tout ! C'est quoi le sens ? On pourrait penser par exemple à un papillon qui va passer à côté d'une bouteille de Coca-Cola. La bouteille de Coca-Cola n'a pas de sens pour le papillon. Par contre si le papillon passe à côté d'une fleur ouverte, rouge, qui sent bon, la fleur va avoir un sens pour le papillon. Et s'il passe à côté d'une araignée, l'araignée va avoir un sens pour le papillon. Le vent, la pluie aussi. C'est à dire c'est quoi le sens ? Je reviens à ce que je disais tout à l'heure, le sens c'est la direction, la manière dont on est touché par les choses. Le sens, au sens littéral, c'est la direction : c'est ce qui nous pousse aller vers une chose ou la fuir. C'est ça qu'on cultive nous : la direction, le lien qu'on a vis à vis du monde.

Evidemment, les éducatrices de jeunes enfants, les professionnels de la petite-enfance font la même chose. On cultive tous du sens. D'ailleurs il n'y a pas si longtemps on parlait de « jardins d'enfants ». On a enlevé le mot mais c'est bien dommage.

Ce qui est drôle c'est qu'à mi-parcours de notre projet il y a eu une demande très ferme et claire de l'équipe de nous rencontrer pour parler. J'ai été un peu nigaud parce que j'avais pas anticipé ça dans le projet initial alors que c'était vraiment quelque chose de nécessaire ; qui s'est avérée non seulement nécessaire à la crèche de la Bergère, mais aussi à Sevran et à Aubervilliers. Pareil on n'avait pas anticipé la nécessité de rencontrer l'équipe au milieu de l'intervention mais l'équipe a demandé à ce qu'on les rencontre. En fait ce qu'il en est sorti ce sont à peu près les mêmes choses. Je vais parler

particulièrement de Sevrans. Moi je n'y étais pas, mais Mathilde, avec qui je travaille en tandem et que vous avez vu sur les photos m'a raconté. Ce qui en est sorti c'est un mal être de l'équipe...

C'est quoi l'entour, le biotope de l'enfant ? Le premier biotope de l'enfant c'est l'équipe, ce sont les gens qui l'entourent, c'est la crèche, le sol, le murs, le béton le goudron, le plastique, l'eau qu'ils boivent... C'est ça le premier biotope de l'enfant. Et cette équipe, ceux qui entourent les enfants, assez rapidement nous ont exprimé leur mal être, voire leur souffrance. On nous disait que nous les artistes, nous avons le droit de jouer avec des graines avec les enfants, de mettre de la terre partout, etc. mais qu'eux ne pouvaient pas le faire tout simplement parce que ça leur était interdit. Alors qu'ils aimeraient bien et le faisaient il y a encore pas si longtemps. Mais maintenant ils n'ont plus le droit. Ça c'est quelque chose qui est sorti dans les trois équipes, cette parole très forte...

Moi ça me pose problème : est-ce que je suis artiste pour créer une parenthèse dans la crèche dans laquelle j'interviens, une parenthèse hors de laquelle effectivement on n'a pas le droit de toucher l'herbe, les insectes, la nature. On va vivre enfermés dans toute une grille d'interdits, mais par contre, le temps de l'art on a le droit de le faire ! Et le reste du temps non ! Je ne pense pas que je sois là pour ça, pour aider à supporter des interdits, asséoir leur légitimité. Je pense que je suis là pour autre chose, pour ouvrir des portes. Comme je le disais tout à l'heure la question de notre rapport au monde c'est la question de notre rapport au toucher. Moi ce que je cultive c'est la sensibilité des enfants, pas seulement aux graines et au jardin, mais à la poésie, à la musique, aux autres: la sensibilité au monde dans son ensemble. C'est pour ça qu'on ne faisait pas des ateliers jardinage, on faisait des ateliers sur tout, sur la relation au monde, jardin y compris, parce que l'entour c'est ça : l'ensemble de notre relation au monde.

Très vite il y a eu l'irruption des normes de sécurité et de leurs gardiens qui ont considéré que le jardin médiéval qu'avait construit Thibault était dangereux ! Parce que vous comprenez, un enfant, s'il se mettait à quatre pattes et donnait un grand coup de tête sur le côté, pourrait se crever un œil. C'est vrai c'est possible, et c'est vrai c'est horrible, c'est un endroit où l'on arrête de penser, car c'est vraiment horrible, et puis les parents porteraient plainte ensuite, et l'on irait en prison etc. Avec des "si" on peut bien mettre Paris en bouteille, ou des enfants, ou toute une société !

Dans le jardin il y avait pergola sous laquelle les enfants pouvaient venir s'abriter, une pergola avec des montants en bois... Et bien ces poutres en bois, elles aussi, ont été enfermées! Il s'agissait de les enfermer dans d'épais matelas en plastique pour que l'enfant ne se cogne pas. Il fallait là aussi appliquer de nouvelles règles de sécurité. Mais c'est étonnant car si on considère que le rapport au monde c'est la question du toucher, ça veut dire que notre civilisation considère qu'obligatoirement qu'entre l'enfant et le monde et il faut qu'il y ait un plastique, quelque chose de mou qui n'a aucun sens, aucun charme, aucune saveur et sur lequel l'enfant ne va pas se faire mal.

C'était très intéressant parce que du coup j'ai un peu rué dans les brancards, j'ai fait une petite installation un peu subversive, et juste après le Monsieur de la sécurité est venu. On a parlé fermement, mais on a vraiment débattu et au bout d'un moment il m'a dit qu'il ne ferait jamais ça chez lui : lorsqu'il était enfant il grimpait aux arbres, il jouait avec les écureuils, personnellement il trouvait tout ça un peu démesuré mais il ne pouvait pas faire autrement parce qu'il y a ces règles de sécurité qu'il doit appliquer sinon il est en tort. Finalement ce que je voyais c'est que tout le monde, hormis moi qui me battais contre ça, était pris dans des logiques, des mécaniques institutionnelles. Chacun est obligé de faire des choses qu'ils ne veut pas faire, ou ne pas faire des choses qu'il voudrait bien faire. Et c'est précisément ce dont se plaignait l'équipe, ne plus pouvoir faire ce qui leur semble juste, important, intéressant pour l'enfant, être pris dans les rouages d'une logique institutionnelles et ne pas pouvoir faire autrement.

Ce sont des questions de fond. Si je m'engage tant dans un travail de terrain dans les crèches, dans les quartiers, c'est que je pense qu'il y a un gros problème quant à la culture contemporaine, c'est à dire un problème quant à notre art de vivre avec et dans le monde. Je pense que nous vivons à une période où notre culture est en crise, pour reprendre les mots de Hannah Arendt... Nous vivons une "crise profonde de la culture", et c'est peut-être un moment particulier de notre histoire, le temps de la germination d'une culture nouvelle qui est en train d'apparaître, l'heure de la fin d'une culture qui arrive à ses limites. C'est une crise de l'art de vivre ensemble, avec d'autres êtres vivants, vivre en intelligence avec un biotope,. Cette crise de la culture fait qu'on n'est plus responsable les uns des autres. Et c'est bien le problème majeur, de notre temps, une vaste mécanique de déresponsabilisation, une privation de notre faculté d'être responsables les uns des autres, et de fonder ce sens de notre responsabilité sur l'usage de notre pensée et de notre libre arbitre.

D'ailleurs le rapport à la vie pose nécessairement la question de la responsabilité, et c'est bien ça l'enjeu de ces ateliers : quand on fait pousser des graines et que l'on donne à manger à des oiseaux, il faut arroser et approvisionner les mangeoires tous les jours. Autrement dit, dès lors qu'on se soucie d'êtres vivants, on en est responsables comme le petit prince est responsable de sa rose, comme nous sommes responsables de nos enfants...

A un moment s'est posée une question : au débit la section des grands de la crèche participait l'atelier, ensuite les moyens sont venus. Après la section des petits voulait venir aussi, mais c'étaient des bébés et il y avait tellement de désordre que ça pouvait être dangereux pour eux. On a décidé de les faire venir ensemble en considérant qu'on serait tous responsables, et on a assumé collectivement la venue des petits. C'est important l'idée de la responsabilité collective parce que la crise de la culture fait que plus personne n'est responsable: au lieu d'être une collectivité, un groupe social, on n'est plus que des individus isolés et démunis qui ne pouvons plus réagir au monde. C'est ce qu'Hannah Arendt appelle une « atomisation de la société » ! Dans une culture équilibrée on est responsable, un enfant qui va se faire écraser, on va le retenir, un enfant qui fait une bêtise même si c'est pas le nôtre on va aller le voir et rouspéter un coup. Cette responsabilité collective est en train de disparaître et c'est ça que je sentais avec le discours de ce monsieur qui en souffrait aussi.

C'est pour ça qu'on a fini notre jardin par cette espèce de manifestation où l'on a dit « Libérons-nous de nos peurs », « Libérons les enfants », « Libérons les jardins ». Mais en fait libérer les enfants ça veut dire quoi? Si l'on considère que le rapport au monde c'est un rapport de toucher, alors d'un côté on libère les enfants et dans le même mouvement on libère le jardin, c'est une seule et même chose, en enfermant un jardin derrière des grilles ce sont des enfants que l'on enferme de l'autre côté de ces grilles... Cette image de la grille qui se referme sur l'enfant, entre l'enfant et le mouton à la fin du film, dit clairement ça. D'un côté il y a un mouton derrière une grille, mais de l'autre côté on a l'enfant derrière une grille, d'un côté il y a le jardin derrière une grille, de l'autre côté il y a l'enfant derrière une grille. Quand on enferme le monde derrière des grilles, on s'enferme soi-même. La grille, les murs, les revêtements en plastique ou en béton, c'est ce qui nous empêche d'avoir une relation sensible au monde, c'est ce qui nous prive de la possibilité d'éprouver l'expérience du monde, ce qui nous prive de la possibilité de penser le monde.

Si on pose la question du sens, on pose obligatoirement la question de notre relation au monde, la question de notre faculté à vivre en intelligence avec les êtres vivants qui nous entourent. En fait c'est ça que nous cultivons, une faculté d'intelligence, un art de vivre en connivence avec un monde vivant Et ce c'est ça la culture, ce que l'on doit cultiver, transmettre et laisser fleurir en chaque enfant : une faculté de vivre en intelligence avec un monde vivant...

[Une intervention dans la salle] *En fait je ne vois ce qu'on peut faire par rapport à la sécurité qu'on nous impose sur les choses que nous on estime incohérentes, comme le fait de patouiller dans l'herbe ou remuer la terre... Mais nous, à notre niveau, on est obligé d'appliquer leurs règles de sécurité, même si on les transgresse tout de même un petit peu.*

Comme vous dites « Même si on les transgresse quand même un petit peu ». C'est à dire qu'on méconnaît notre pouvoir de subversion. On n'ose plus être subversif, pourtant c'est extrêmement important la subversion. C'est extrêmement important de ne pas agréer des lois et des règlements quand ils nous paraissent injustes. Parce que personne d'autre que nous-même, que vous-même, ne peut savoir ce qui est juste ou injuste. C'est vous seul qui pouvez savoir ce qui vous est juste. Si un règlement inique impose quelque chose qui est nocif pour l'enfant, on a tous la responsabilité de dire non, dès lors que l'on pense que ça va faire du mal à l'enfant.

C'est quelque chose que j'ai oublié de souligner et qui est apparu clairement dans notre discussion avec ce monsieur de la sécurité, (qui est quelqu'un avec qui on pouvait parler) : on se rendait compte que l'on était tous pris dans un fonctionnement qui nous dépassait tous, une logique dans laquelle nous n'étions que des rouages impuissants d'une vaste mécanique... Nous sommes entraînés dans un vaste processus de déresponsabilisation, d'instrumentalisation des êtres vivant, de mécanisation de notre rapport à la vie. Si l'on y regarde bien, dans le fond ce qui est en jeu, c'est toujours la même question d'une opposition entre l'homme et la nature, le refus de regarder les êtres vivant dans toute leur altérité : l'homme seul aurait une âme, aurait la faculté de penser et d'éprouver des émotions, le reste du monde ne serait qu'une vaste mécanique. De ce point de vue la relation de l'homme à la nature est une relation de force, il s'agit de comprendre et dominer les lois de la nature, il s'agit de contrôler et d'utiliser et la mécanique des choses, les soumettre à nos besoins. Mais cette vision mécaniste fait que l'on finit par nous considérer nous-mêmes, notre corps, nos neurones notre pensée, comme de simples machines... Dès lors on va appréhender l'enfant

non pas en tant qu'être humain mais en tant qu'une machine, un corps dissocié du monde, on va considérer la sécurité de son corps, mais on ne considère pas son bien-être, son épanouissement. Si on considérait vraiment son bien-être, son épanouissement, on se dirait une chose très simple, c'est que la première chose à transmettre à un enfant, c'est la capacité à être responsable de lui-même, savoir ne pas se mettre en danger, savoir appréhender le danger avant qu'il arrive et se fier à son propre jugement. Et c'est seulement de cette manière qu'il sera vraiment en sécurité !

Je déborde un peu de votre question, mais en Inde il y a des régions où les gens vivent dans des maisons en bois et en paille et où ils brûlent leurs déchets. Pourtant ce sont les enfants qui, tous les jours, ont la responsabilité de brûler les détritiques. Ce feu étant extrêmement dangereux, ce qui va moins mettre la collectivité en danger, c'est que les enfants sachent appréhender la réalité du danger. Du coup c'est en responsabilisant les enfants qu'ils mettent le moins en danger la collectivité. Par contre dès lors que l'on empêche les enfants d'avoir aucun contact avec le danger, là on met l'ensemble de la collectivité en danger. Bien sûr il ne s'agit pas de jeter les enfants dans un feu pour leur apprendre à se brûler, il s'agit de trouver la juste mesure, et celle-ci vous seule pouvez la trouver en fonction de la compréhension que vous avez de l'enfant.

C'est pour ça que je disais que je crois qu'on est dans des périodes de transition importante. On a un devoir de résistance. Vous savez c'est comme lorsque pendant l'occupation des gens refusaient d'appliquer des lois scélérates. Ils n'appliquaient pas la loi, mais ils obéissaient à leur conscience, et ils avaient oh combien raison de le faire ! Après coup on s'en est rendu compte. Là c'est pareil : il y a des règlements, il y a des lois mais on n'est pas nécessairement d'accord avec, en tout cas on peut en discuter, il faut discuter, il faut opposer la résistance de sa propre pensée, sa propre expertise, c'est important ! Nous avons le devoir de résister si l'on considère qu'une chose n'est pas juste, ça sert à ça de penser, et nous avons le devoir de penser. C'est aussi cela le rôle des artistes, nous sommes des pièces défectueuses dans la machine, et cette petite bouffée de désordre, cette irruption de l'inattendu, est nécessaire, elle est vitale, car nous ne sommes pas des machines, nous secrétons de l'inattendu, de la liberté, nous sommes vivants.

[1] Tous les films retraçant les interventions du Praxinoscope à la crèche La Bergère sont visibles en ligne à cette adresse :

www.youtube.com/LePraxi